

# PHI LO SO PHIE

T<sup>le</sup>

126 exercices corrigés pour  
comprendre la méthode

Yannick Pochet



Yannick Pochet  
Enseignant de philosophie  
au Lycée Pierre de Fermat à Toulouse

Tle

# PHI LO SO PHIE

126 exercices corrigés  
pour comprendre la méthode



**Conception graphique couverture : Éric VIGIER**  
**Conception graphique intérieur et mise en pages : PCA**

**ISBN 9782340-121300**

**Dépôt légal : septembre 2026**

**©Ellipses Édition Marketing S.A.**

**8/10 rue la Quintinie 75015 Paris**



Le Code de la propriété intellectuelle et artistique n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1<sup>er</sup> de l'article L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.editions-ellipses.fr](http://www.editions-ellipses.fr)

# AVANT-PROPOS

Ce livre d'exercices est rédigé dans la continuité de mon manuel « Philosophie, Spécial Méthode » (Ellipses, Objectif Mention Très Bien, 2025), dont la lecture est conseillée, notamment pour approfondir les techniques les plus exigeantes (problématiser, dialoguer avec le texte, etc.). Vous trouverez ici des exercices utiles pour la réussite de l'épreuve de philosophie au baccalauréat, et pas inutiles pour préparer les différents concours de philosophie : à bien lire les rapports de jury, les difficultés, quel que soit le niveau atteint, sont les mêmes, et il en va par conséquent de même pour les techniques à exercer.

Les exercices sont évalués selon un niveau croissant de difficulté :

- ☼ : ce niveau demande seulement des efforts : les difficultés sont d'ordre technique, autrement dit, le travail suffit à les surmonter.
- ☼☼ : ce niveau demande de la persévérance. Il vous fait entrer dans un discours typique de la philosophie, qui objecte et problématise.
- ☼☼☼ : ce niveau demande de la patience : ne vous découragez pas ! Ces exercices sont difficiles à réussir quel que soit votre niveau (examen ou concours, la philosophie est une épreuve).

Chaque chapitre commence par un point de méthode et propose des éléments d'autoévaluation. Il comporte trois sections, consacrées aux exercices, à des indices (seulement pour les exercices de niveau ☼☼ et ☼☼☼, et sauf chapitre I) et aux corrigés. Puisque les progrès sont possibles, mais pas sans persévérance, les indices et les corrigés sont là comme autant de points d'appui pour vos efforts. Une fois l'exercice effectué, cherchez les points communs entre votre réponse et le corrigé ; plus il y en a, plus vous pouvez être satisfait. Les corrigés vont plus loin que ce qui est exigible au bac. Ils sont, comme les indices, autant d'occasions d'apprendre ; donc, étudiez-les. Un prolongement les accompagne : c'est parfois une analyse du corrigé, plus souvent un texte ou une dissertation liée à l'exercice. Ce sont des suggestions qui donnent à penser, comme une détente, espère-t-on, de l'esprit. Vous pouvez aussi les considérer comme de nouveaux exercices, non corrigés cependant, et vous demander, si c'est un texte, quelle valeur il présente pour la dissertation de l'exercice, et si c'est une dissertation, comment elle est éclairée par les textes de l'exercice.

Les textes sont groupés de telle sorte que, en vous exerçant et en étudiant les indices et les prolongements, vous avanciez en même temps dans l'étude du programme de philosophie de terminale. Les éléments figurant dans chaque exercice seront aussi utiles à l'enseignant, qui y trouvera, pour l'élaboration de son cours, des séquences constituées d'éléments articulés entre eux.

# PHI LO SO PHIE

## L'EXPLICATION DE TEXTE



# LA STRUCTURE DU TEXTE

La découverte d'un texte requiert la suspension de vos idées. Ici en effet, ce ne sont pas vos idées qui comptent, mais bien celles de l'auteur. Votre culture, et même votre connaissance de l'auteur, peuvent faire obstacle à votre lecture ou la biaiser, en apposant des considérations générales sur la philosophie de l'auteur éventuellement impropres à éclairer le texte à expliquer. Un usage de votre culture reste cependant possible (voyez le chapitre 7).

Cette mise entre parenthèses de soi-même permet d'aménager une place pour l'attention que requiert le texte. Lisez celui-ci une première fois et identifiez son thème. Lisez-le encore pour repérer ses énoncés fondamentaux : il s'agit d'identifier les énoncés constituant une thèse ou un argument. Lisez-le encore pour identifier sa structure, c'est-à-dire pour comprendre la fonction de ces énoncés fondamentaux dans l'économie du texte.

Pour cette dernière lecture, attentive à la structure du texte, identifiez les connexions logiques et les connecteurs logiques, présents ou absents, qui rendent compte de ces connexions, en privilégiant les connecteurs proprement logiques (« en effet », « donc », « or », « mais », « pourtant », etc.). Soyez prudent ici : la confusion de la cause et de l'effet n'est pas rare et il arrive ainsi qu'un argument soit confondu avec la thèse. Il se peut par ailleurs que plusieurs plans soient possibles pour un même texte ; ce qui compte ici, c'est la cohérence de la structure proposée.

Voici les statuts possibles pour les énoncés du texte :

- thèse du texte, ou thèse à laquelle s'oppose le texte ;
- argument principal (en faveur de la thèse) ;
- argument secondaire (en faveur d'un argument principal) ;
- argument tertiaire (en faveur d'un argument secondaire) ;
- objection à la thèse ou à l'antithèse ;
- exemple (ou série d'exemples) ;
- enjeu (ou conséquence).

Ne sous-estimez pas l'intérêt de cette étape, qui permet : d'identifier les moments auxquels il faudra consacrer un paragraphe d'explication ; de déterminer la thèse ; de formuler dynamiquement le plan dans l'introduction ; d'avoir une première idée des articulations à aménager entre chaque paragraphe (sur les articulations, voyez le chapitre 3, section 3, ainsi que le chapitre 15).

# 1. Structure du texte

## EXERCICES

### Éléments d'autoévaluation

**Ai-je bien identifié les connexions logiques entre chaque moment du texte (presque entre chaque phrase)? Ai-je pris garde de ne pas proposer comme argument un énoncé qui commence par « donc », ou comme thèse un énoncé qui commence par « car »? Suis-je capable de réduire le texte à sa thèse et à son argument principal?**

## 1. L'attention au raisonnement de l'auteur ❁

### 1.1 Remplacez les « *de plus* » par les connecteurs qui conviennent :

«CALLICLÈS – Voici ce qui est beau et juste suivant la nature, je te le dis en toute franchise, c'est que, pour bien vivre, il faut laisser prendre à ses passions tout l'accroissement possible, au lieu de les réprimer, et, quand elles ont atteint toute leur force, être capable de leur donner satisfaction par son courage et son intelligence et de remplir tous ses désirs à mesure qu'ils éclosent. Mais cela n'est pas, je suppose, à la portée du vulgaire. De là vient qu'il décrie les gens qui en sont capables; *de plus*, il a honte de lui-même et veut cacher sa propre impuissance. Il dit que l'intempérance<sup>1</sup> est une chose laide, essayant par là d'asservir ceux qui sont mieux doués par la nature, et, ne pouvant lui-même fournir à ses passions de quoi les contenter, il fait l'éloge de la tempérance et de la justice à cause de sa propre lâcheté. *De plus*, pour ceux qui ont eu la chance de naître fils de roi, ou que la nature a faits capables de conquérir un commandement, une tyrannie, une souveraineté, peut-il y avoir véritablement quelque chose de plus honteux et de plus funeste que la tempérance?» (Platon, *Gorgias*, traduction É. Chambry, Paris, GF, 1964).

---

1. Intempérance : absence de mesure dans les désirs.

## 1.2 Remplacez « *de plus* » par le connecteur qui convient :

«S'imposer des limites est la première obligation de toute liberté, la condition même de son existence; *de plus*, c'est seulement ainsi qu'une société – sans laquelle l'homme ne peut pas être, pas plus qu'il ne peut asseoir sa domination sur la nature – est possible» (Hans Jonas, *Une éthique pour la nature*, trad. S. Courtine-Denamy, Paris, Arthaud, 2017).

## 1.3 Remplacez les « *de plus* » par les connecteurs qui conviennent :

«Mais qu'est-ce donc qui est véritablement? Ce qui est éternel, c'est-à-dire ce qui n'a jamais eu de naissance, ni n'aura jamais de fin, et à quoi le temps n'apporte jamais aucune mutation. *De plus*, c'est chose mobile que le temps, et qui apparaît comme en ombre, avec la matière coulante et fluente toujours, sans jamais demeurer stable ni permanente, à qui appartiennent ces mots "avant" et "après", et "a été" ou "sera". Lesquels tout de prime abord montrent à l'évidence que ce n'est pas chose qui soit, *de plus* ce serait grande sottise et fausseté toute apparente que de dire que cela soit qui n'est pas encore en être, ou qui déjà a cessé d'être» (Michel de Montaigne, *Les Essais*, Exemplaire de Bordeaux, 1588-1592).

## 1.4 Remplacez les « *de plus* » par les connecteurs qui conviennent :

«Trop tard : toute la profonde amertume du regret tient dans ces deux mots (...). "Trop tôt" aussi est un échec, comme toute initiative trop précoce est un échec (...). *De plus* trop tôt et trop tard ne sont nullement deux anachronismes symétriques, l'un en deçà, l'autre au-delà de l'heureuse occurrence : dans le préjugé selon lequel le "déjà-plus" est un renversement du "pas-encore", il nous faut reconnaître à nouveau l'idole spatiale de la symétrie (...). Faut-il penser que le retard est en somme une avance à l'envers? Ce serait la pire des absurdités. *De plus*, il est absurde, voire absurdisime de méconnaître l'incomparabilité foncière du passé et du futur, et l'essentielle dissymétrie du devenir, et l'orientation vectorielle de l'irréversible. Non seulement cela ne revient pas au même que le "raté" soit antécédent ou conséquent, *de plus* la situation change du tout au tout quand, loin de rester en deçà, nous arrivons après coup et au-delà de la conjoncture. Le Trop tôt laisse intact l'espoir et préserve sinon les promesses, du moins les possibilités du devenir. Et quant aux deux mots Pas-encore, ils nous disent indirectement : patientez, ne désespérez pas, ne soyez pas trop pressés, vous aurez votre heure» (Vladimir Jankélévitch, *L'Irréversible et la nostalgie* 1974, Flammarion, 2011).

## 2. Le plan détaillé du texte ❁❁

### 2.1 Proposez un plan détaillé pour le texte suivant :

**Henri Bergson (1859-1941), *La Pensée et le mouvant*,  
Paris, éd. PUF, 1934 :**

« Tout le monde a pu remarquer qu'il est plus malaisé d'avancer dans la connaissance de soi que dans celle du monde extérieur. Hors de soi, l'effort pour apprendre est naturel ; on le donne avec une facilité croissante ; on applique des règles. Au-dedans, l'attention doit rester tendue et le progrès devenir de plus en plus pénible ; on croirait remonter la pente de la nature. N'y a-t-il pas là quelque chose de surprenant ? Nous sommes intérieurs à nous-mêmes, et notre personnalité est ce que nous devrions le mieux connaître. Point du tout ; notre esprit y est comme étranger, tandis que la matière lui est familière et que, chez elle, il se sent chez lui. Mais c'est qu'une certaine ignorance de soi est peut-être utile à un être qui doit s'extérioriser pour agir ; elle répond à une nécessité de la vie (...). Ainsi, la nature détourne l'esprit de l'esprit, tourne l'esprit vers la matière. »

### 2.2 Proposez un plan détaillé pour le texte suivant :

**Maurice Merleau-Ponty (1908-1961), *Causeries* (1948),  
Paris, éd. Seuil, 2002 :**

« Nous ne vivons pas d'abord dans la conscience de nous-même – ni même d'ailleurs dans la conscience des choses – mais dans l'expérience d'autrui. Jamais nous ne nous sentons exister qu'après avoir déjà pris contact avec les autres, et notre réflexion est toujours un retour à nous-même, qui doit d'ailleurs beaucoup à notre fréquentation d'autrui. Un nourrisson de quelques mois est déjà fort habile à distinguer la bienveillance, la colère, la peur sur le visage d'autrui, à un moment où il ne saurait avoir appris par l'examen de son propre corps les signes physiques de ces émotions. C'est donc que le corps d'autrui, dans ses diverses gesticulations, lui apparaît investi d'emblée d'une signification émotionnelle, c'est donc qu'il apprend à connaître l'esprit tout autant comme comportement visible que dans l'intimité de son propre esprit. »

## 2.3 Proposez un plan détaillé pour le texte suivant :

Marc Aurèle (121-180), *Pensées pour moi-même*,  
trad. M. Meunier, Paris, éd. Flammarion, 1999 :

« Chaque être doit accomplir ce qui est en accord avec sa constitution. Tous les autres êtres ont été constitués en vue des êtres raisonnables, comme dans n'importe quel ordre, les choses inférieures en vue des supérieures, mais les êtres raisonnables l'ont été les uns pour les autres. Dans la constitution de l'homme, le caractère essentiel est donc la sociabilité. Le second, c'est la faculté de résister aux sollicitations corporelles, car le propre du mouvement de la raison et de l'intelligence est de se donner sa limite à lui-même et de ne jamais être vaincu par les mouvements des sens ni par ceux de l'instinct. Ces deux mouvements, en effet, sont de nature animale. Mais le mouvement de l'intelligence veut prédominer et ne pas être maîtrisé par eux, et cela à juste titre, car il est d'une nature à pouvoir se servir de tous les autres. En troisième lieu, il est dans la constitution d'un être raisonnable de ne pas se montrer prompt à juger, ni facile à duper. »

## 2.4 Proposez un plan détaillé pour le texte suivant :

Platon (428-347), *Gorgias*,  
trad. A. Croiset, Paris, éd. Les Belles Lettres, 1923 :

« SOCRATE – Celui qui garde son injustice au lieu d'en être délivré, est le plus malheureux de tous.

POLOS – Cela semble certain.

SOCRATE – N'est-ce pas précisément le cas de l'homme qui, tout en commettant les crimes les plus abominables, et en vivant dans la plus parfaite injustice, réussit à éviter les avertissements, les châtiments, le paiement de sa peine, comme tu dis qu'y est parvenu cet Archélaos<sup>1</sup>, ainsi que tous les tyrans, les orateurs et les hommes d'État les plus puissants ?

POLOS – C'est vraisemblable.

(...) SOCRATE – Quand je considère le résultat auquel aboutissent les gens de cette sorte, je les comparerais volontiers à un malade qui,

---

1. Archélaos : tyran dont Polos a affirmé qu'il est heureux puisque son pouvoir lui permet de faire tout ce qui lui plaît sans avoir de comptes à rendre.

souffrant de mille maux très graves, parviendrait à ne point rendre ses comptes aux médecins sur ses maladies et à éviter tout traitement, craignant comme un enfant l'application du fer et du feu<sup>1</sup>, parce que cela fait mal. N'est-ce point ton avis?

POLOS – Tout à fait.

SOCRATE – C'est sans doute qu'il ne saurait pas le prix de la santé et d'une bonne constitution. À en juger par les principes que nous avons reconnus vrais, ceux qui cherchent à ne pas rendre de comptes à la justice, Polos, pourraient bien être également des gens qui voient ce qu'elle comporte de douloureux, mais qui sont aveugles sur ce qu'elle a d'utile, et qui ne savent pas combien plus lamentable est la compagnie d'une âme malsaine, c'est-à-dire corrompue, injuste et impure, que celle d'un corps malsain. De là tous leurs efforts pour échapper à la punition, pour éviter qu'on les débarrasse du plus grand des maux (...) Par conséquent, commettre l'injustice n'est que le second des maux en grandeur; mais y persévérer sans expier est de tous le plus grand et le premier.»

---

1. l'application du fer et du feu : techniques médicales de soin.

# 1. Structure du texte

## CORRIGÉS

### 1.1 Platon, *Gorgias* :

Platon (428 env.-347 env. av. J.-C.), *Gorgias*,  
trad. É. Chambry, Paris, éd. GF, 1964 :

« CALLICLÈS – Voici ce qui est beau et juste suivant la nature, je te le dis en toute franchise, c'est que, pour bien vivre, il faut laisser prendre à ses passions tout l'accroissement possible, au lieu de les réprimer, et, quand elles ont atteint toute leur force, être capable de leur donner satisfaction par son courage et son intelligence et de remplir tous ses désirs à mesure qu'ils éclosent. Mais cela n'est pas, je suppose, à la portée du vulgaire. De là vient qu'il décrie les gens qui en sont capables, **parce qu'il** a honte de lui-même et veut cacher sa propre impuissance. Il dit que l'intempérance est une chose laide, essayant par là d'asservir ceux qui sont mieux doués par la nature, et, ne pouvant lui-même fournir à ses passions de quoi les contenter, il fait l'éloge de la tempérance et de la justice à cause de sa propre lâcheté. **Car** pour ceux qui ont eu la chance de naître fils de roi, ou que la nature a faits capables de conquérir un commandement, une tyrannie, une souveraineté, peut-il y avoir véritablement quelque chose de plus honteux et de plus funeste que la tempérance ? »

→ Prolongements : Peut-on critiquer la démocratie ? Le bonheur est-il inaccessible ? La raison permet-elle de dépasser nos conflits ?

### 1.2 Jonas, *Une éthique pour la nature* :

Hans Jonas (1903-1993), *Une éthique pour la nature*,  
trad. S. Courtine-Denamy, Paris, éd. Arthaud, 2017 :

« S'imposer des limites est la première obligation de toute liberté, la condition même de son existence, **car** c'est seulement ainsi qu'une société – sans laquelle l'homme ne peut pas être, pas plus qu'il ne peut asseoir sa domination sur la nature – est possible. »

→ Prolongements : Peut-on opposer le devoir à la liberté ?

Platon (428 env.-347 env. av. J.-C.), *Gorgias* (env. 387 av. J.-C.),  
trad. A. Croiset, Paris, éd. Les Belles Lettres, 1923 :

« SOCRATE – Quand je considère le résultat auquel aboutissent les gens de cette sorte, je les comparerais volontiers à un malade qui, souffrant de mille maux très graves, parviendrait à ne point rendre ses comptes aux médecins sur ses maladies et à éviter tout traitement, craignant comme un enfant l'application du fer et du feu, parce que cela fait mal. »

### 1.3 Montaigne, *Les Essais* :

Michel de Montaigne (1533-1592), *Les Essais*,  
Exemplaire de Bordeaux (1588-1592) :

« Mais qu'est-ce donc qui est véritablement ? Ce qui est éternel, c'est-à-dire ce qui n'a jamais eu de naissance, ni n'aura jamais de fin, et à quoi le temps n'apporte jamais aucune mutation. **Car** c'est chose mobile que le temps, et qui apparaît comme en ombre, avec la matière coulante et fluente toujours, sans jamais demeurer stable ni permanente, à qui appartiennent ces mots "avant" et "après", et "a été" ou "sera". Lesquels tout de prime abord montrent à l'évidence que ce n'est pas chose qui soit, **car** ce serait grande sottise et fausseté toute apparente que de dire que cela soit qui n'est pas encore en être, ou qui déjà a cessé d'être. »

➔ Prolongement : Y a-t-il une expérience du temps ?

### 1.4 Jankélévitch, *L'Irréversible et la nostalgie* :

Vladimir Jankélévitch (1903-1985),  
*L'Irréversible et la nostalgie* (1974), éd. Flammarion, 2011 :

« Trop tard : toute la profonde amertume du regret tient dans ces deux mots (...). "Trop tôt" aussi est un échec, comme toute initiative trop précoce est un échec (...) **Toutefois** trop tôt et trop tard ne sont nullement deux anachronismes symétriques, l'un en deçà, l'autre au-delà de l'heureuse occurrence : dans le préjugé selon lequel le "déjà-plus" est un renversement du "pas-encore", il nous faut reconnaître à nouveau l'idole spatiale de la symétrie (...). Faut-il penser que le retard est en somme une avance à l'envers ? Ce serait la pire des absurdités. »

**Car** il est absurde, voire absurdisime de méconnaître l'incomparabilité foncière du passé et du futur, et l'essentielle dissymétrie du devenir, et l'orientation vectorielle de l'irréversible. Non seulement cela ne revient pas au même que le "raté" soit antécédent ou conséquent, **mais** la situation change du tout au tout quand, loin de rester en deçà, nous arrivons après coup et au-delà de la conjoncture. Le Trop tôt laisse intact l'espoir et préserve sinon les promesses, du moins les possibilités du devenir. Et quant aux deux mots Pas-encore, ils nous disent indirectement : patientez, ne désespérez pas, ne soyez pas trop pressés, vous aurez votre heure; votre intervention était simplement "prématurée" : c'est-à-dire que la situation n'était pas "mûre", mais qu'elle le sera plus tard et que la "maturation" garde en réserve toutes ses virtualités organiques; le devenir, en tant que futurition, les fera advenir; il n'est que de savoir attendre!»

→ **Prolongement : L'avenir est-il une page blanche?**

## 2.1 Bergson, *La Pensée et le mouvant* :

1. Une observation ordinaire / Objection à la thèse à laquelle s'oppose le texte : *« Tout le monde a pu remarquer qu'il est plus malaisé d'avancer dans la connaissance de soi que dans celle du monde extérieur. »*
2. Affinement de l'observation / Argument 1 : En effet, tandis que *« hors de soi, l'effort pour apprendre est naturel »*, au-dedans, *« on croirait remonter la pente de la nature »*.
3. Affinement de l'observation / Argument 2 : En effet, tandis que hors de soi, *« on le donne avec une facilité croissante »*, au-dedans, *« le progrès [doit] devenir de plus en plus pénible »*.
4. Affinement de l'observation / Argument 3 : En effet, hors de soi, *« on applique des règles »*, *« au-dedans, l'attention doit rester tendue »*.
5. L'étonnement suscité par cette observation / Problème à résoudre : Or, *« n'y a-t-il pas là quelque chose de surprenant? Nous sommes intérieurs à nous-mêmes, et notre personnalité est ce que nous devrions le mieux connaître. Point du tout; notre esprit y est comme étranger, tandis que la matière lui est familière et que, chez elle, il se sent chez lui. »*
6. Résolution du problème / Hypothèse explicative / Argument : *« mais c'est qu'une certaine ignorance de soi est peut-être utile à un être qui doit s'extérioriser pour agir; elle répond à une nécessité de la vie »*.
7. Thèse du texte, sous forme de paradoxe : *« Ainsi, la nature détourne l'esprit de l'esprit, tourne l'esprit vers la matière. »*

Remarque : si vous lisez, dans *La Pensée et le mouvant*, le texte mis ici entre parenthèses entre les moments 6 et 7, vous y trouverez une justification de l'hypothèse explicative de l'auteur, selon laquelle cette ignorance de soi est une nécessité vitale. Cette justification introduit, par-delà ce passage, à la possibilité pour l'esprit de se détourner de la matière et de se viser lui-même dans une saisie directe, visée de l'esprit par l'esprit qui constitue la fonction principale de l'intuition selon Bergson.

→ **Prolongement : La conscience entrave-t-elle l'action ?**

## 2.2 Maurice Merleau-Ponty, *Causeries* :

1. Énoncé de la thèse, qui intègre l'énoncé de celle à laquelle s'oppose l'auteur : « *Nous ne vivons pas d'abord dans la conscience de nous-même – ni même d'ailleurs dans la conscience des choses – mais dans l'expérience d'autrui* ».
2. Argument 1 : En effet, « *jamais nous ne nous sentons exister qu'après avoir déjà pris contact avec les autres* ».
3. Argument 2 : En effet, « *notre réflexion est toujours un retour à nous-même, qui doit d'ailleurs beaucoup à notre fréquentation d'autrui* ».
4. Exemple du nourrisson (un exemple heuristique : voyez les chapitres 5 et 11) : « *Un nourrisson de quelques mois est déjà fort habile à distinguer la bienveillance, la colère, la peur sur le visage d'autrui, à un moment où il ne saurait avoir appris par l'examen de son propre corps les signes physiques de ces émotions* ».
5. Conséquence de l'analyse de l'exemple – autre formulation de la thèse : « *C'est donc que le corps d'autrui, dans ses diverses gesticulations, lui apparaît investi d'emblée d'une signification émotionnelle, c'est donc qu'il apprend à connaître l'esprit tout autant comme comportement visible que dans l'intimité de son propre esprit* ».

→ **Prolongement :**

**Jean-Jacques Rousseau (1712-1778), *L'Émile*  
ou *De l'éducation* (1762), Paris, éd. A. Houssiaux, 1852-1853 :**

« Comment nous laissons-nous émouvoir à la pitié, si ce n'est en nous transportant hors de nous et nous identifiant avec l'animal souffrant, en quittant, pour ainsi dire, notre être pour prendre le sien ? Nous ne souffrons qu'autant que nous jugeons qu'il souffre ; ce n'est pas dans nous, c'est dans lui que nous souffrons. »

## 2.3 Marc Aurèle, *Pensées pour moi-même* :

1. Principe : *« Chaque être doit accomplir ce qui est en accord avec sa constitution. »*
2. Application du principe aux êtres inférieurs : *« [Ils] ont été constitués en vue des êtres raisonnables ».*
3. Application du principe aux êtres supérieurs : *« Les êtres raisonnables l'ont été les uns pour les autres ».*
4. Première conséquence du principe pour les êtres supérieurs : *« Dans la constitution de l'homme, le caractère essentiel est donc la sociabilité ».*
5. Deuxième conséquence du principe : *« Le second, c'est la faculté de résister aux sollicitations corporelles ».*
6. Argument principal justifiant cette conséquence : *« car le propre du mouvement de la raison et de l'intelligence est de se donner sa limite à lui-même et de ne jamais être vaincu par les mouvements des sens ni par ceux de l'instinct ».*
7. Argument secondaire (justification de l'argument précédent) : *« Ces deux mouvements, en effet, sont de nature animale. Mais le mouvement de l'intelligence veut prédominer et ne pas être maîtrisé par eux ».*
8. Argument ternaire (justification de l'argument précédent) : *« et cela à juste titre, car il est d'une nature à pouvoir se servir de tous les autres. »*
9. Troisième conséquence du principe : *« En troisième lieu, il est dans la constitution d'un être raisonnable de ne pas se montrer prompt à juger, ni facile à duper. »*

➔ **Prolongement : Être libre, est-ce vivre comme on l'entend ?**

## 2.4 Platon, *Gorgias* :

1. Thèse générale et application de cette règle aux tyrans, aux orateurs et aux hommes d'État les plus puissants : *« Celui qui garde son injustice au lieu d'en être délivré, est le plus malheureux de tous »* (la thèse revient à la fin du texte).
2. Argument principal pour rendre compte du paradoxe de la thèse (argument par analogie) : *« je les comparerais volontiers à un malade qui, souffrant de mille maux très graves, parviendrait à ne point rendre ses comptes aux médecins sur ses maladies et à éviter tout traitement, craignant comme un enfant l'application du fer et du feu, parce que cela fait mal. »*
3. Explication du comportement paradoxal du malade : *« C'est sans doute qu'il ne saurait pas le prix de la santé et d'une bonne constitution. »*

4. Application de l'analogie au tyran : *«À en juger par les principes que nous avons reconnus vrais, ceux qui cherchent à ne pas rendre de comptes à la justice, Polos, pourraient bien être également des gens qui voient ce qu'elle comporte de douloureux, mais qui sont aveugles sur ce qu'elle a d'utile et qui ne savent pas combien plus lamentable est la compagnie d'une âme malsaine, c'est-à-dire corrompue, injuste et impure, que celle d'un corps malsain.»*
5. Conséquence de l'argument (retour à la thèse) : *«De là tous leurs efforts pour échapper à la punition, pour éviter qu'on les débarrasse du plus grand des maux (...) Par conséquent, commettre l'injustice n'est que le second des maux en grandeur; mais y persévérer sans expier est de tous le plus grand et le premier.»*

➔ **Prolongement : La violence peut-elle être un remède à l'injustice?**



# LA THÈSE DU TEXTE

Si le repérage de la structure du texte est difficile, cherchez sa thèse : puisque la thèse est l'énoncé vers lequel convergent tous les autres, son identification facilite la compréhension de l'organisation du texte. La thèse figure souvent au début du texte, et parfois à la fin. Quelques signes aident à la repérer : identifiez la phrase qui commence par « donc » ou « ainsi », ou bien qui est suivie par un « car » ; c'est sans doute la thèse, même si parfois, c'est une thèse intermédiaire utilisée comme argument pour la thèse principale. Notez qu'un « car » ou « en effet » annonce un argument. Apprenez à formuler par vous-mêmes la thèse, non pas en utilisant vos « propres mots », mais au contraire en conservant ceux du texte, agencés cependant de façon à manifester son aspect paradoxal. Car la thèse défendue par un auteur est le plus souvent un paradoxe. À quoi bon défendre ce qui est tenu par tous pour évident (la *doxa*) ?

L'antithèse ici s'entend comme « la thèse à laquelle on pourrait se figurer que s'oppose l'auteur ». Cherchez les négations dans le texte (attention au « ne » explétif) : elles indiquent bien souvent la thèse que l'auteur entend réfuter. Il est bon de disposer d'une telle « autre thèse » pour l'explication, parce que son identification éclaire les intentions de l'auteur. Il convient de lui donner la forme d'une opinion à laquelle chacun serait spontanément favorable (une *doxa*). À ce titre, cette thèse serait, dans une dissertation, celle de la 1<sup>re</sup> partie. Dans le développement, vous pourrez présenter les arguments qui la soutiennent (même s'ils ne sont pas présents dans le texte) lorsque vous consacrerez un paragraphe à la thèse dans le texte.

La dissertation fournit la question à laquelle vous devez répondre ; l'explication de texte exige d'élaborer la question à laquelle le texte répond, ou du moins, qu'on peut tenir pour celle à laquelle le texte s'efforce de répondre. Cette question présente immédiatement un intérêt. Elle peut être formulée sur le modèle d'un sujet de dissertation, ou bien en adoptant la forme d'une « problématique comme simple alternative » (voyez le chapitre 16). Exemple : « La conscience morale provient-elle de l'épreuve de la faute ou provient-elle plutôt du sentiment de gratitude ? ».

Elle doit être élaborée avec beaucoup de précision, en liant les principaux concepts du texte et ses thèmes.

La question à laquelle répond le texte ne constitue pas une question problématique sous forme d'aporie (sur ce point, voir le chapitre 16). La première, placée au début de l'introduction, fait de la thèse du texte une *réponse*; l'autre, placée vers la fin, en fait un *problème* relativement à l'aspect paradoxal que revêt cette réponse (voyez sur ce point le chapitre 3).

## 2. Thèse

# EXERCICES

### Éléments d'autoévaluation

**La thèse opposée au texte a-t-elle bien la forme, claire et convaincante, d'une opinion vraisemblable? L'un des chapitres du programme y figure-t-il bien? La thèse et la question à laquelle répond le texte reprennent-elles bien les concepts principaux du texte?**

## 1. Thèse et antithèse ✱

Pour les exercices suivants, donnez une formulation pour la thèse de l'auteur, et une autre pour la thèse à laquelle on pourrait se figurer que l'auteur s'oppose.

### 1.1 Émile Chartier, dit Alain (1868-1951), *Propos*, Paris, éd. NRF, 1920 :

«On serait tenté d'expliquer toute l'organisation sociale par le besoin de manger et de se vêtir, l'Économique dominant et expliquant alors tout le reste; seulement il est probable que le besoin d'organisation est antérieur au besoin de manger. On connaît des peuplades heureuses qui n'ont point besoin de vêtements et cueillent leur nourriture en étendant la main; or elles ont des rois, des prêtres, des institutions, des lois, une police; j'en conclus que l'homme est citoyen par nature. J'en conclus autre chose, c'est que l'Économique n'est pas le premier des besoins. Le sommeil est bien plus tyrannique que la faim. On conçoit un état où l'homme se nourrirait sans peine; mais rien ne le dispensera de dormir, si fort et si audacieux qu'il soit, il sera sans perceptions, et par conséquent sans défense, pendant le tiers de sa vie à peu près, il est donc probable que ses premières inquiétudes lui vinrent de ce besoin-là; il organisa le sommeil et la veille : les uns montèrent la garde pendant que les autres dormaient; telle fut la première esquisse de la cité. La cité fut militaire avant d'être économique. Je crois que la Société est fille de la peur, et non pas de la faim. Bien mieux, je dirais que le premier effet de la faim a dû être de disperser les hommes plutôt que de les rassembler, tous allant chercher leur nourriture justement dans les régions les moins explorées. Seulement, tandis que le désir les dispersait, la peur les rassemblait. Le matin, ils sentaient la faim et devenaient anarchistes. Mais le soir ils sentaient la fatigue et la peur, et ils aimaient les lois.»

## 1.2 Aristote (384-322 av. J.-C.), *La Politique*, trad. J. Barthélemy-Saint-Hilaire, Paris, éd. Ladrangé, 1874 :

« L'association politique a pour objet non pas seulement l'existence matérielle des associés, mais leur bonheur et leur vertu ; autrement, elle pourrait s'établir entre des esclaves ou des êtres différents des hommes, qui ne la forment point cependant, étant incapables de bonheur et de libre arbitre. L'association politique n'a point non plus pour objet unique l'alliance offensive et défensive entre les individus, ni leurs relations mutuelles, ni les services qu'ils peuvent se rendre ; car alors les Étrusques et les Carthaginois et tous les peuples liés par des traités de commerce, devraient être considérés comme citoyens d'un seul et même État, grâce à leurs conventions sur les importations, sur la sûreté individuelle, sur les cas de guerre commune (...). Là où l'association est telle que chacun ne voit l'État que dans sa propre maison, là où l'union est une simple ligue contre la violence, il n'y a point de cité, à y regarder de près ; les relations de l'union ne sont alors que celles des individus isolés. Donc évidemment, la cité ne consiste pas dans la communauté du domicile, ni dans la garantie des droits individuels, ni dans les relations de commerce et d'échange ; ces conditions préliminaires sont bien indispensables pour que la cité existe ; mais, même quand elles sont toutes réunies, la cité n'existe point encore. La cité, c'est l'association du bonheur et de la vertu pour les familles et pour les classes diverses d'habitants, en vue d'une existence complète qui se suffise à elle-même. »

## 1.3 Auguste Comte (1798-1857), *Catéchisme positiviste*, Paris, 1852 :

« Le positivisme [c'est le nom que l'auteur donne à sa philosophie] n'admet jamais que des devoirs, chez tous envers tous. Car son point de vue toujours social ne peut comporter aucune notion de droit, constamment fondée sur l'individualité. Nous naissons chargés d'obligations de toute espèce, envers nos prédécesseurs, nos successeurs et nos contemporains. Elles ne font ensuite que se développer ou s'accumuler avant que nous puissions rendre aucun service. Sur quel fondement humain pourrait donc s'asseoir l'idée de droit qui supposerait raisonnablement une efficacité préalable ? Quels que puissent être nos efforts, la plus longue vie bien employée ne nous permettra jamais de rendre qu'une portion imperceptible de ce que nous avons reçu. Ce ne serait pourtant qu'après une restitution complète que nous serions dignement autorisés à réclamer la réciprocité des nouveaux services. Tout droit humain est donc absurde autant qu'immoral. »

## 2. La question à laquelle répond le texte ❁❁

Pour les exercices suivants, formulez la question à laquelle répond le texte et sa thèse, ainsi que celle à laquelle on peut se figurer qu'il s'oppose.

### 2.1 John Locke (1632–1704), *Essai philosophique concernant l'entendement humain* (1689), trad. P. Coste, Amsterdam, éd. Pierre Mortier, 1735 :

« Il y a fort peu de gens qui aiment la vérité pour l'amour de la vérité, parmi ceux-là même qui croient être de ce nombre. Sur quoi il vaudrait la peine d'examiner comment un homme peut connaître qu'il aime sincèrement la vérité. Pour moi, je crois qu'en voici une preuve infaillible : c'est de ne pas recevoir une proposition avec plus d'assurance que les preuves sur lesquelles elle est fondée ne le permettent. Il est visible que quiconque va au-delà de cette mesure n'embrasse pas la vérité par l'amour qu'il a pour elle, qu'il n'aime pas la vérité pour l'amour d'elle-même, mais pour quelque autre fin indirecte. Car l'évidence qu'une proposition est véritable (excepté celles qui sont évidentes par elles-mêmes) consistant uniquement dans les preuves qu'un homme en a, il est clair que, quelque degré d'assentiment qu'il lui donne au-delà des degrés de cette évidence, tout ce surplus d'assurance est dû à quelque autre passion, et non à l'amour de la vérité. »

### 2.2 Augustin d'Hippone (354–430), *Les Confessions*, trad. E. Tréhorel et G. Bouissou, Paris, éd. Mediaspaul, 2006 :

« On aime la vérité de telle façon que ceux qui aiment autre chose veulent que ce qu'ils aiment soit la vérité ; aussi, parce qu'ils n'admettraient pas de se tromper, ils n'admettent pas d'être convaincus qu'ils se sont trompés. C'est ainsi qu'ils haïssent la vérité à cause de cette autre chose qu'ils prennent pour la vérité et qu'ils aiment. Ils aiment la vérité quand elle brille, ils la haïssent quand elle accuse ; car, ne voulant pas être trompés et voulant tromper, ils l'aiment quand elle se signale, elle, et la haïssent quand elle les signale, eux. Voici comment elle les rétribuera : ils ne veulent pas qu'elle les dévoile, elle les dévoilera sans qu'ils le veuillent, et elle-même pour eux restera voilée. Voilà, voilà, oui

voilà l'esprit humain ! Oui le voilà, aveugle et sans vigueur, honteux et sans honneur, qui veut rester caché mais ne veut pas que rien lui reste caché ! Il est payé à rebours : lui-même ne reste pas caché à la vérité, mais à lui la vérité reste cachée. Pourtant, tel que le voilà, misérable comme il est, il aime mieux trouver sa joie dans le vrai que dans le faux. Il sera donc heureux lorsque, tout embarras cessant, celle-là même par qui tout est vrai, la seule vérité, fera sa joie. »

### 2.3 Blaise Pascal (1623-1662), *Pensées*, Paris, éd. De Brouwer, 1896 :

« C'est sans doute un mal que d'être plein de défauts ; mais c'est encore un plus grand mal que d'en être plein et de ne les vouloir pas reconnaître, puisque c'est y ajouter encore celui d'une illusion volontaire. Nous ne voulons pas que les autres nous trompent ; nous ne trouvons pas juste qu'ils veuillent être estimés de nous plus qu'ils ne méritent : il n'est donc pas juste que nous les trompions, et que nous voulions qu'ils nous estiment plus que nous ne méritons.

Ainsi, lorsqu'ils ne découvrent que des imperfections et des vices que nous avons en effet, il est visible qu'ils ne nous font point de tort, puisque ce ne sont pas eux qui en sont cause ; et qu'ils nous font un bien, puisqu'ils nous aident à nous délivrer d'un mal, qui est l'ignorance de ces imperfections. Nous ne devons pas être fâchés qu'ils les connaissent, et qu'ils nous méprisent, étant juste et qu'ils nous connaissent pour ce que nous sommes, et qu'ils nous méprisent, si nous sommes méprisables.

(...) N'est-il pas vrai que nous haïssons la vérité et ceux qui nous la disent, et que nous aimons qu'ils se trompent à notre avantage, et que nous voulons être estimés d'eux autres que nous ne sommes en effet ? »

## 2. Thèse INDICES

### 2.1 Locke, *Essai philosophique concernant l'entendement humain* :

Friedrich Nietzsche (1844-1900), *Humain, trop humain* (1878),  
trad. A.-M. Desrousseaux, Paris, éd. Mercure de France, 1906 :

« Les gens d'esprit ont beau apprendre autant qu'ils veulent des résultats de la science; on s'aperçoit toujours à leur conversation, et particulièrement aux hypothèses qu'ils y proposent, que l'esprit scientifique leur fait défaut (...). Il leur suffit de trouver sur un sujet une hypothèse quelconque, ils sont alors tout feu tout flamme pour elle et croient qu'ainsi tout est dit. Avoir une opinion signifie par là même chez eux : en devenir aussitôt fanatique et finalement la prendre à cœur comme une conviction. »

### 2.2 Augustin, *Les Confessions* :

Aristote (384-322 av. J.-C.), *La Métaphysique*,  
trad. Pierron et Zévort, Paris, éd. Ébrard, 1840 :

« Tous les hommes ont naturellement le désir de savoir. Ce qui le témoigne, c'est le plaisir que nous causent les perceptions de nos sens. Elles nous plaisent par elles-mêmes, indépendamment de leur utilité. »

### 2.3 Pascal, *Pensées* :

Francis Bacon (1561-1626), *De la dignité et de l'accroissement des sciences*, trad. A. de La Salle, 1799 :

« Si, dans la science, vous envisagez le plaisir et les douceurs qu'elle procure, nul doute que ce genre de plaisir ne l'emporte de beaucoup sur toutes les autres voluptés (...). Qui aime la science, ne s'en rassasie jamais; sa vie est une alternative perpétuelle de jouissance et d'appétit : en sorte qu'on est forcé d'avouer que le bien que procure ce genre de volupté, est vraiment un bien pur et tel par essence, et non un bien accidentel et illusoire. »

## 2. Thèse CORRIGÉS

### 1.1 Alain, *Propos* :

**Thèse** : L'origine de la société ne se trouve pas dans la faim mais dans la peur. Autrement dit, ce qui est l'origine de la société, ce n'est pas l'Économique, puisque celui-ci règle notre rapport à la nature (c'est l'économie domestique), mais le Politique, qui régule notre rapport aux autres hommes.

**Thèse à laquelle s'oppose le texte** : La société a sa source dans la faim, non dans la peur, autrement dit dans l'échange économique, non dans l'obéissance à la loi.

→ **Prolongement** : L'État est-il plus à craindre que l'absence d'État?

### 1.2 Aristote, *La Politique* :

**Thèse** : La société existe certes par nécessité économique (la division sociale du travail afin de répondre du mieux qu'il est possible aux besoins de tous), mais surtout avec en vue le bonheur et la vertu des citoyens : sa fin est d'ordre moral.

**Thèse à laquelle s'oppose le texte** : L'origine de la société est l'impuissance où chacun se trouve de satisfaire par ses seules forces la multitude de ses besoins.

→ **Prolongements** : La morale relève-t-elle de la compétence de l'État?

Platon (vers 428 av. J.-C.-vers 348 av. J.-C.), *La République*,  
trad. É. Chambry, Paris, éd. Les Belles Lettres, 1932 :

« SOCRATE – Or, selon moi, repris-je, l'État doit sa naissance à l'impuissance où l'individu se trouve de se suffire lui-même et au besoin qu'il éprouve de mille choses. Vois-tu quelque autre cause à l'origine de l'État?

ADIMANTE – Aucune, dit-il.

SOCRATE – Dès lors un homme prend un autre homme avec lui en vue de tel besoin, puis un autre en vue de tel autre besoin, et la multiplicité des besoins assemble dans la même résidence plusieurs hommes qui

s'associent pour s'entraider : c'est à cette société que nous avons donné le nom d'État. Est-ce bien cela ?

ADIMANTE – Exactement.

SOCRATE – Mais quand un homme donne et reçoit, il ne fait cet échange que parce qu'il y voit son intérêt ?

ADIMANTE – Sans doute.

SOCRATE – Eh bien donc ! repris-je, jetons par la pensée les fondements d'un État ; ces fondements seront naturellement nos besoins. »

### 1.3 Comte, *Catéchisme positiviste* :

**Thèse** : Chaque personne, en tant que membre de l'humanité, se doit tout entière à elle et ne peut jamais dignement réclamer la reconnaissance d'un quelconque droit : *« le positivisme ne reconnaît à personne d'autre droit que celui de toujours faire son devoir »*, écrit Comte par ailleurs.

**Thèse à laquelle s'oppose le texte** : L'individu a des droits inhérents à sa personne, que la société doit reconnaître, en s'abstenant d'exiger l'accomplissement d'un quelconque devoir comme condition préalable à la reconnaissance d'un droit.

→ **Prolongements** : La conscience morale ne provient-elle que de l'épreuve de la faute ?

John Locke (1632–1704), *Lettre sur la tolérance* (1686),  
trad. J. Le Clerc, Paris, éd. GF, 1992 :

« L'État, selon mes idées, est une société d'hommes instituée dans la seule vue de l'établissement, de la conservation et de l'avancement de leurs intérêts civils. J'appelle *intérêts civils*, la vie, la liberté, la santé du corps ; la possession des biens extérieurs, tels que sont l'argent, les terres, les maisons, les meubles, et autres choses de cette nature. Il est du devoir du magistrat civil d'assurer, par l'impartiale exécution de lois équitables, à tout le peuple en général, et à chacun de ses sujets en particulier, la possession légitime de toutes les choses qui regardent cette vie. Si quelqu'un se hasarde de violer les lois de la justice publique, établies pour la conservation de tous ces biens, sa témérité doit être réprimée par la crainte du châtimement, qui consiste à le dépouiller, en tout ou en partie, de ces biens ou intérêts civils, dont il aurait pu et même dû jouir sans cela. Mais comme il n'y a personne qui souffre volontiers d'être privé d'une partie de ses biens, et encore

moins de sa liberté ou de sa vie, c'est aussi pour cette raison que le magistrat est armé de la force réunie de tous ses sujets, afin de punir ceux qui violent les droits des autres.»

## 2.1 Locke, *Essai philosophique concernant l'entendement humain* :

**Question à laquelle le texte répond** : Comment un homme peut-il connaître qu'il aime sincèrement la vérité? Ou plutôt, comment aimer la vérité?

**Thèse de l'auteur** : L'amour de la vérité se reconnaît à ce qu'on aime la vérité proportionnellement aux preuves qui la soutiennent, et pas plus. Autrement dit, ce qui prouve l'amour de la vérité, c'est notre modération, c'est une méfiance à l'égard des preuves qu'elle avance. Il faut en fait aimer la vérité sans passion.

**Thèse à laquelle s'oppose le texte** : Aimer la vérité, c'est la préférer à tout (même à ses amis, dirait Aristote), c'est l'aimer sans mesure : c'est somme toute un amour comme un autre.

→ **Prolongement** : La passion de la vérité peut-elle être source d'erreur?

## 2.2 Augustin, *Les Confessions* :

**Question à laquelle le texte répond** : Les hommes aiment-ils la vérité?

**Thèse de l'auteur** : Les hommes n'aiment pas la vérité, et même, à cause de leur amour-propre, ils la haïssent. Et pourtant, dans leur misère, c'est dans la vérité qu'ils trouvent leur bonheur. Autrement dit, l'amour-propre, amour que l'homme porte à lui-même, lui fait haïr la vérité et fait en même temps son malheur.

**Thèse à laquelle s'oppose le texte** : Les hommes aiment sincèrement la vérité.

→ **Prolongement** : Faut-il aimer la vérité?

## 2.3 Pascal, *Pensées* :

**Question à laquelle le texte répond** : Les hommes aiment-ils la vérité?

**Thèse de l'auteur** : Nous préférons l'illusion à la vérité quand elle nous avantage.

**Thèse à laquelle s'oppose le texte** : Les hommes aiment sincèrement la vérité.

**→ Prolongement :**

**Friedrich Nietzsche (1844-1900), *Le Gai Savoir* (1882), trad. H. Albert, Paris, éd. Mercure de France, 1901 :**

« Maintenant t'apparaît comme une erreur quelque chose que jadis tu as aimée comme une vérité ou du moins comme une probabilité : tu la repousses loin de toi et tu t'imagines que ta raison y a remporté une victoire. Mais peut-être qu'alors, quand tu étais encore un autre – tu es toujours un autre –, cette erreur t'était tout aussi nécessaire que toutes les "vérités" actuelles, en quelque sorte comme une peau qui te cachait et te voilait beaucoup de choses que tu ne devais pas voir encore. C'est ta vie nouvelle et non pas ta raison qui a tué pour toi cette opinion : tu n'en as plus besoin, et maintenant elle s'effondre sur elle-même, et la déraison en sort rampant comme un reptile. Lorsque nous exerçons notre critique, ce n'est là rien d'arbitraire et d'impersonnel – c'est du moins très souvent une preuve qu'il y a en nous des forces vivantes et agissantes qui dépouillent une écorce. Nous nions, et il faut que nous niions puisque quelque chose en nous veut vivre et s'affirmer, quelque chose que nous ne connaissons, que nous ne voyons peut-être pas encore ! – Ceci en faveur de la critique. »

